

LE

DJEBEL CHECHAR

(Suite. — Voir les nos 127 et 128)

La vie semi-nomade, la puissance des liens de famille, l'habitude de s'interroger sur la santé des parents et de converser pendant de longues heures ont pour résultat de donner dans ces tribus un retentissement rapide et lointain à des événements que nous pouvons croire localisés. Les plaintes, les déceptions et les espérances de la petite fraction zénatiennne circulent librement depuis les environs de Madaure jusqu'au Sahara, bien que les Beni Barbar du Chechar relèvent de Biskra, ceux du Tafrent d'Aïn Beïda et ceux de Madaure de Souk Ahras. Ces vieilles unités semblent indestructibles.

Nous ne saurions ainsi clore cette étude des Beni Barbar sans consacrer quelques mots au village isolé de Baber ou Babar. Ce village est situé en avant d'un cran du Mehmel, sur le bord de l'immense plaine de Mellagou dans laquelle se forme l'Oued el Arab. Il est bâti sur un piton et domine une grande étendue. Il ferme aussi le chemin naturel qui conduit, à travers le Mehmel, de la plaine de Mellagou dans celle de Fouanis et de là dans celle de Gert. Non loin sont des sources abondantes. Baber semble avoir été plus considérable autrefois qu'aujourd'hui, et l'on remarque, sur une hauteur voisine, les traces d'un autre village entièrement ruiné, mais peut-être encore plus important. Or, la tradition veut qu'ils aient été fondés tous deux par les

Beni Barbar. Il est surprenant que ces derniers aient pu s'établir ainsi dans le Mehmel, par delà les Oulad Sultan et sur le parcours des Nememcha. D'ailleurs ils perdirent rapidement cette position excentrique. Les Nememcha racontent que les gens de Baber se querellèrent avec ceux de l'autre village, et l'origine de la querelle aurait été la prospérité qui trouble si facilement l'intelligence des Berbères. Les Gaouaoua de la Grande Kabylie chantent : « Nous sommes allés contre les Français, parce que nous étions rassasiés de figes. » De même les Oulad Rechèche citent, en montrant Baber presque en ruine, les vers suivants :

<i>Ras dach, rasi dach</i>	La tête, la tête m'a tourné
<i>Min zebdet el arar'</i>	Du lait des jeunes vaches.
<i>Ou min acel le ferar' ;</i>	Et du miel des oiseaux ;
<i>Guemah l' Hatiba djennenni ;</i>	Le blé de l' Hatiba m'a rendu fou,
<i>Ras i nel hêt bettar'.</i>	Et ma tête a donné contre le mur.

La guerre civile provoqua l'invasion de l'étranger, et aujourd'hui la petite place forte des Beni Barbar appartient aux Oulad Rechèche qui y conservent une partie de leurs biens.

Les Maafa

LES OULAD SULTAN.

Les Maafa, qui se subdivisent en Aït Msihal, Ahmed ou Fadel, Miaça, Zouaga, Et Kerbado (en arabe *Kerabda*), sont la partie la plus importante et surtout la plus remuante des Oulad Sultan. J'ai déjà décrit leur ancienne Guelaâ sur le chemin de l'Oued Ferrouj à Djellal. Elle n'est difficile d'accès que sur trois faces. En outre, elle est située entre les Oulad Omran et les Beni Barbar. Ces deux raisons peut-être déterminèrent les Maafa à chercher dans le nord du Chechar une autre place forte. Ils la trouvèrent dans Taberdega.

Taberdega est situé presque à la naissance d'un des ruisseaux qui forment l'Oued Bedjer. De tous les villages coniques que l'on puisse voir, celui-là certes est le mieux établi et le plus formidable d'aspect. Il est une exception dans le Chechar et ressemble beaucoup plus aux villages de l'Oued Abdi qu'à Coun-

tro ou Tizigrarine. On ne peut imaginer un piton plus isolé, plus élevé, à pentes plus raides. Ce piton n'est relié aux montagnes environnantes que par une étroite chaussée naturelle, facile à couper ; il n'est dominé que de loin par le Djebel Akkar. De quelque côté qu'on l'aperçoive, soit qu'on remonte l'Oued, soit qu'on descende dans la vallée par le chemin du Mehmel, la haute forteresse grise est également surprenante, et la régularité des assises qui la supportent ajoute au tableau une majesté singulière. Il semble que la montagne soit, comme le village, une construction artificielle, ou plutôt que le village, à peu près sans portes ni fenêtres, soit lui-même une œuvre de la nature.

La vie des Maafa était plus facile que celle des Beni Barbar. Ils avaient leurs pâturages assurés autour d'eux sur le Djebel Akkar et dans le Mehmel. Frères des Tifoura et des Achèche, ils ne redoutaient rien à l'ouest ; les Nememcha leur assuraient la sécurité au nord et à l'est. Ils n'avaient à lutter qu'au sud, contre les Beni Barbar, et certes il leur était aisé de leur porter des coups sensibles. Il est vrai que les Oulad Omran étaient quelquefois alliés des Beni Barbar ; mais le plus souvent ils étaient neutres et même alliés des Maafa. Nous avons déjà mentionné le sac de Ciar. Il est probable que, dans le siècle précédent, les Maafa avaient ravagé plus d'une fois l'Oued Bedjer ; un sujet perpétuel de querelles était aussi l'Oued Ferroudj. Cette vallée pierreuse, qui ne renferme qu'un seul village, fut longtemps disputée. Quand nous pacifiâmes le pays, on ne savait guère à qui l'attribuer ; on la donna aux Maafa.

Il serait intéressant de savoir à quelles conditions ils étaient alliés des Nememcha. Ces rudes nomades avaient dû faire de Taberdegga un de leurs centres d'approvisionnement, avant qu'ils n'eussent conquis Baber. Certaines traditions, certains mots nous permettent même d'affirmer qu'ils avaient réduit les Maafa à une sorte de servage. « Lorsqu'un de nous, me disait un Maâfi, tuait par accident un homme des Nememcha, il devait payer une *Dia* énorme. C'est ainsi qu'ils nous ont soumis. »

L'alliance n'avait donc pas été conclue entre égaux, et il est probable que si elle avait subsisté longtemps encore, les Maafa auraient été clients directs de leurs puissants voisins. Aussi bien

j'ai remarqué que les Nememcha, lorsqu'ils désignent leurs alliés anciens, nomment d'abord les Oulad Sultan, les Achèche et les Tifoura, puis, avec une nuance d'incertitude, les Maafa. Peut-être les regardaient-ils comme douteux, précisément parce qu'ils les tenaient sous un joug un peu plus lourd.

L'oppression des Nememcha aurait-elle été la cause principale de l'émigration des Maafa vers le nord ? Il est constant qu'ils ont émigré comme les Beni Barbar, et sont allés, eux aussi, du côté de la Chara ; mais ils ne pouvaient compter sur l'hospitalité des Harakta. Le groupe Maafi qui se détacha du Chechar s'établit à l'est de la plaine des Harakta, aux sources et sur le cours supérieur de l'Oued Nini. Cet oued est précisément celui devant lequel les Zenata se mirent en bataille quand Hassan ben Nôman vint prendre sa revanche. Il est peu profond et presque toujours privé d'eau. Dirigé d'abord vers le nord, il se recourbe bientôt vers l'ouest et s'égare dans un sahel qui le conduit au chott de Roumila. Les bords en sont plats, couverts de chih, de gouft, et sans caractère. En considérant la grande plaine dans laquelle il se développe et le rôle qu'il y joue, on comprend que les Berbères de l'Aurès se soient rangés en arrière de ce fossé naturel. De là on voit encore, dans l'ouest, les ondulations du Tafrent des Beni Barbar et la cuve du Chellia. En avant, à l'est, on devine derrière un pli de terrain cette très-longue plaine sinueuse qui, sous le nom de plaine de la Meskiana et de l'Oued Mellègue, conduit jusqu'en Tunisie. Nos Maafa laissèrent la partie inférieure et occidentale de l'Oued Nini aux Harakta ; d'ailleurs le cours supérieur et moyen de la rivière sillonne des champs fertiles ; on trouve même du bois dans les montagnes voisines du côté du sud. Les Harakta s'efforcèrent en vain de les déposséder : ils s'appuyaient en arrière sur les Nememcha. Il est vrai qu'à côté d'eux, dans la plaine de la Meskiana, étaient des Oulad Si Yahia, venus de l'est, amis des Harakta ; mais l'équilibre était rétabli par l'alliance que les Maafa avaient conclue avec d'autres Cheraga, les Chagetma, établis non loin d'Aïn Sedjera. Aujourd'hui les Chagetma et les Maafa sont plus ou moins mêlés sur le renflement qui sépare le bassin de la Meskiana de celui de l'Oued Nini. Ces Chagetma, qui habitent une région boisée, ont

une grande réputation de courage et sont surtout renommés comme chasseurs.

Il est encore un autre groupe de Maafa, considérable, à l'est du village français d'Aïn Touta et non loin de la route de Batna à Biskra. Les Maafa de l'Oued Nini et du Djebel Chechar les reconnaissent pour leurs parents, mais ne peuvent dire à quelle époque ni dans quelles circonstances il se sont séparés d'eux.

LES TIFOURA ET LES ACHÈCHE

Les Tifoura et les Achèche sont toujours mentionnés ensemble. Chacun de ces groupes se décompose en deux fractions : les Tifoura, en Oulad Ahmed et Oulad Othman ; les Achèche, en Oulad Tabet (ou Oulad Ali) et Oulad Anseur. Ils se disent particulièrement liés aux Nememcha ; ils font paître sur le Chechar septentrional et sur le Djebel Ali en Nas. Cette haute montagne, vue du nord, s'avance comme un promontoire au sud-est de la plaine ravinée de Mellagou ; vue du sud, elle continue simplement les fortes ondulations du Chechar. Les Tifoura comprennent un faible élément maraboutique, la zaouia des Oulad Ben Raoui ou Oulad Si Abdallah.

L'histoire de ces deux petites fractions est assez obscure. Ils inquiétaient les Beni Barbar ; mais ils étaient attaqués par les Beni Mloul. Il est vrai qu'ils pouvaient compter sur les Brarcha, voisins et ennemis de ces derniers. Le théâtre de leurs luttes est plutôt le lit de l'Oued el Arab que le Chechar proprement dit.

Nul ne sait quels combats se sont livrés dans les tirezza de l'Oued el Arab ; depuis Ouldja jusqu'au confluent de l'Oued Mellagou. Il s'était produit le long de cet Oued un phénomène analogue à celui que nous avons décrit dans l'Oued Bedjer : au lendemain de l'occupation romaine, les Berbers et les derniers colons romains s'étaient groupés dans des villages mal bâtis ; mais c'est en vain qu'on chercherait dans l'Oued el Arab de grandes forteresses naturelles, isolées, comme celle de Countro et de Tizigrarine. Les longues pentes qui le bordent n'ont pas été découpées par les eaux comme la vallée de l'Oued Bedjer. Le Chechar apparaît de moins en moins ruiné à mesure qu'on

s'avance de l'est à l'ouest, et l'Oued el Arab qui le borde à l'ouest semble encore en formation, comme je l'ai dit.

Khiran, Chebla, Ouldja, bâties sur le bord ou dans le fond même de cuvettes successives n'ont jamais eu, prises isolément, une grande valeur, et n'ont jamais pu offrir à une population homogène une longue suite d'emplacements comme l'Oued Bedjer. Chacun de ces tirezza a eu sa vie particulière, sinon indépendante.

Les habitants de Khiran, qui certes est le plus important de tous ces petits centres, divers d'origine et peut-être arabes en majorité, ont été sans cesse assaillis, soit par les Beni Mloul, soit par les Brarcha, soit par les Achèche. Ils ont réussi à se maintenir à peu près libres entre ces tribus rivales. Cependant les Achèche y emmagasinaient une partie de leurs biens sous le nom de quelques amis. Les mêmes Achèches confient dans les mêmes conditions une autre partie de leurs ressources à Djellal des Oulad Omran ; mais le principal est renfermé dans Tidznit, petit village presque invisible qui leur appartient sur le cours inférieur de l'Oued Djellal.

Chebla est aux Oulad Tifoura qui l'ont arraché aux Beni Mloul. Le village s'élève, comme Khiran, sur la rive gauche de l'oued et domine des champs d'orge entourés de palmiers. Ces deux tirezza sont en quelque sorte des oasis moyennes analogues aux jardins de Ouendoura.

Les Beni Mloul emmagasinaient à Ouldja et peut-être aussi à Tboïou Ahmed, bien que les habitants de ce dernier village, le plus rapproché de Khiran, se disent indépendants. Ces deux tirezza n'en forment qu'un en réalité, assez allongé en forme de vallée. L'oued en est à peine sorti qu'il pénètre dans la montagne transversale qui lui barre le Sah'ra. Il la traverse en zigzag et s'échappe par son foug au-dessus de Khenga. Ouldja et Tboïou Ahmed forment un oasis véritable. Les palmiers y dominent et constituent une grande richesse. Par contre, les villages sont bâtis en plaine, et n'ont même pas la minime valeur défensive de Khiran ou de Chebla.

Quelques mots suffiront également aux Oulad Omran. Ils se partagent suivant le cours de l'oued en Oulad Sbah, Oulad Bel-

gassein, Oulad Tabet, Oulad bou Chama, répartis dans 4 villages distincts dont le plus important est Djellal. Ce dernier village est entouré de murs et difficile d'accès sur 3 faces. Un ancien bois d'oliviers le domine.

Nous avons vu que les Souias s'étaient établis d'abord dans la vallée de l'Oued Djellal. Ils étaient très-peu nombreux et marabouts ; ils firent place sans peine, vers la fin du moyen-âge, aux Oulad Omran, qui d'ailleurs se disaient *Cheurfa*. Une preuve de cet ancien mélange subsiste encore à Djellal. On y trouve des Souias mêlés aux Oulad Bou Chama. Il n'est guère possible de savoir d'où venaient ces Oulad Omran ; ils revendiquaient une origine marocaine. Du moins, ils ont participé, une fois établis dans le Chechar, à toutes les vicissitudes des Beni Barbar et des Oulad Sultan. Comme ces derniers, ils ont dû laisser échapper quelques bandes de leur maigre vallée. C'est ainsi qu'ils soutiennent que le groupe assez considérable des Oulad Omran Djouich de Tunisie est parti de l'Oued Djellal. Ils comptent aussi une fraction dans l'ouest chez les Oulad Zeïan (Cl. *Rapport sur l'Oued Abdi*).

KHENGA SIDI NADJI

Toutes ces peuplades que nous pouvons nommer d'ensemble Zenata du Chechar, oublient peu à peu leurs haines sous notre gouvernement. Elles s'étonnent encore de la paix que nous leur imposons ; mais nous assistons à la formation d'une unité qui se consolide chaque jour et qui serait dangereuse si notre prestige n'y faisait sans cesse contre-poids.

Il est aussi une autre unité latente, un réseau délié, insensible, qui rassemble en un tout les ennemis de la veille, dans le Chechar comme partout ailleurs en Algérie. Ce n'est pas sans raison que nous avons gardé Khenga Sidi Nadj pour la fin de notre étude. Cette petite ville arabe est le centre d'action maraboutique autour duquel gravitent aussi bien les Amamra de l'Aurès que les Beni Mloul, les Beni Barbar, les Oulad Sultan, les Nememcha. Son influence s'est surtout accrue sous notre domination.

Il est à remarquer en effet qu'en annihilant un grand nombre

de petites fractions maraboutiques, nous avons accru d'autant les grands chefs religieux. Au commencement de ce siècle, trois grandes influences se partageaient ces montagnes : celles de Bou Kahil, de Sidi Abid et d'Abdel Afid ; la première dans l'Aurès, la deuxième dans le Mehmel, la troisième à Khenga. Or, nous avons réduit à l'impôt les Oulad bou Kahil qui sont maintenant confondus dans la foule. Nous avons presque anéanti récemment les Oulad Sidi Abid. Tous les regards des indigènes sont tournés vers Khenga.

L'oasis de Khenga, situé, comme Ciar au débouché de l'Oued Bedjer, ou comme Branis au débouché de l'Oued Abdi, occupe le Foug saharien de l'Oued el Arab du côté du Sah'ra. Les palmiers en sont très-nombreux et donnent des fruits renommés. Au centre de l'oasis est un groupe de maisons bien bâties et agglomérées comme les bâtiments d'une forteresse, du milieu duquel s'élève la coupole basse de Sidi Abdel Afid, fondateur de la secte des Khouans, et le minaret orgueilleux des Ben Nacer qui, caïds en même temps que personnages religieux, tentent de lutter d'influence, au moins dans l'oasis, contre la famille d'Abdel Afid. D'autres groupes de maisons, plus ou moins misérables, mais mieux entretenues que partout ailleurs dans le Chechar, bordent l'oasis du côté de l'est. Le tout est enveloppé par une petite muraille en terre pourvue de tours carrées également en terre. La muraille a été complétée ou réparée récemment pendant une lutte des gens de Khenga contre ceux de Liana à cause de la répartition des eaux. La condition principale de la vie est en effet la même à Khenga que à El Hamra, Ouendoura, Ciar, dans l'Oued Bedjer, Ouldja, Chebla, Khiran dans l'Oued el Arab. L'existence des habitants y dépend des pluies annuelles et de la complaisance de leurs voisins d'en haut. Si une oasis supérieure abuse de l'eau de l'oued, les gens d'en bas réclament et prennent bientôt les armes. La nécessité contient ainsi tous ces petits groupes à une existence uniforme qui n'admet pas de progrès dans la culture et les rend ennemis les uns des autres.

Toutefois, cette petite ville, exclusivement arabe, est loin d'offrir le triste aspect des autres ksour. Elle est aérée, animée par le travail de divers ouvriers qui tiennent boutique ; elle res-

semble à maint petit quartier industriel d'une ville d'Égypte. La montagne dénudée et les collines sablonneuses qui s'élèvent au-dessus d'elle du côté du nord, l'immensité saharienne qui se développe en avant, au sud, la sévérité des lignes qui composent le débouché de l'oued, ajoutent un prix inestimable à la fraîcheur de ses cultures. On soupçonne, en la considérant, que l'influence maraboutique de Si Abd el Afid n'est pas la seule cause de sa prospérité. Quelque raison géographique y contribue. Non-seulement elle est située à l'extrémité de la ligne naturelle qui, par le cours de l'Oued el Arab relie l'Aurès au Sahara, mais encore elle se trouve à moitié route entre l'extrémité du Chechar et Biskra. Elle est centrale pour les Beni Barbar, les Oulad Omran, les Beni Mloul. Une autorité politique pourvue des moyens d'action suffisants, qui serait établie à Khenga, ou mieux, à cause de la pureté de l'air, dans les montagnes voisines des Beni Mloul, contiendrait sans peine ces peuplades plus ignorantes de nous que difficiles.

Sidi Abd el Afid, suivant la légende arabe, s'est fait enfermer dans un cercueil au moment de la conquête pour ne pas voir les Français. Il est toujours vivant et communique sa sainteté à sa famille dont tous les membres sont encore plus ses représentants que ses héritiers. Il a laissé trois fils : Sidi El Hafnaoui qui habite l'oasis de Tamerza, en Tunisie ; Sidi Mahmoud, qui réside d'habitude à Liana, en dessous de Khenga, et est actuellement en pèlerinage ; Sidi Zabri, qui s'est établi à Khiran. Le fils de Si Mahmoud, appelé El Ouordi, supplée son père pendant son absence, et est ordinairement énuméré avec ses oncles. La secte religieuse d'Abd el Afid est celle des *Frères* (Khouans) sur laquelle on a déjà publié des études si intéressantes. Elle se distingue de celle des *Amis* (Habab) qui relèvent de Si Mohammed el Aïd, ou plutôt, depuis la mort de ce dernier, de la mosquée de Temacin.

Elle se distingue aussi de la secte de Mustapha ben Azzouz, presque exclusivement tunisienne, qui cependant attire à elle une partie des Nemencha, des Maatla, des Harakta, des Oulad Khia. Elle domine principalement dans le Chechar, chez les Beni Melloul, dans le Mechmel des Oulad Rechèche, dans le

Tafrent et dans l'Aurès chez les Oulad Yacoub, les Oudjana, les Oulad Daoud, les Beni ben Sliman, les Oulad Abdi, en un mot, dans la partie occidentale de la région aurasiatique. J'insisterai plus loin sur la division de cette région en orientale et occidentale. (Voir l'*Appendice*).

Les cérémonies qui constituent l'initié en lui conférant l'ouord (*la rose*), emblème mystique et invisible de la confrérie, sont soigneusement dérobées aux regards des infidèles. Je puis cependant les résumer ainsi, d'après mes renseignements :

L'*ouord* ou l'investiture consiste dans la rémission des péchés, le don des paroles, le don du chapelet, la *baraka*, et les conseils.

Le futur initié apporte des présents au *cheikh* qui confère l'ouord. Ces présents sont en nature ou en argent ; ils sont regardés comme une expiation préparatoire, analogue à nos pénitences du moyen-âge. Le *cheikh*, qui se tient le plus possible en dehors de la foule, l'accueille d'un air grave et l'attire à lui. Suivant les uns, il le presse contre sa poitrine et absorbe pour ainsi dire dans sa sainteté tous les péchés du pénitent ; suivant d'autres, il lui prend la main en détournant la tête et murmure quelques paroles du Coran. Dès lors l'initié est absous et revient à lui, dit la langue arabe. »

Le *cheikh* lui impose la récitation d'un certain nombre de rekats ; ainsi deux au *Fedjer*, deux au *Sebâa*, quatre au *Dahor*, quatre à l'*Asr*, trois au *Magreb*, sept à l'*Acha*. Il ajoute : « Si tu ne pries pas, une montagne de péchés descendra sur toi. »

Il lui dit ensuite : « Ne mens pas, ne vole pas, ne mange pas de choses impures, prends toujours le bon chemin, sois pur devant Dieu, crains les Français. *La crainte des Français est la crainte de Dieu*. Ne calomnie pas la religion, élève bien tes enfants, fais l'aumône, paye la zekka et l'achour. »

Cette partie de l'ordination est la plus importante au point de vue politique. Il est possible que mes interlocuteurs, investis par Sidi Zahriou Sidi El Ouordi, aient cru me tromper en affectant la crainte des Français qu'ils méprisent pour la plupart. Ce qui suit est plus important au point de vue des pratiques religieuses.

Le *cheikh* donne un chapelet aux pénitents les plus considé-

rables ; mais qu'il donne le chapelet ou qu'on le lui apporte, il y ajoute les *paroles*. Chaque cheikh a son chapelet et ses paroles.

Le chapelet de Sidi Mahmoud se compose de cent grains jaunes *moins un*.

Le chapelet de Sidi El Hafnaoui se compose de cent grains noirs *plus un*.

Le chapelet de Sidi Zahri se compose de cent grains rougeâtres *moins un*.

Le chapelet de Sidi El Ouordi est de cent grains, et jaune.

Les chapelets de Sidi Mahmoud et de Sidi Zahri comptent le même nombre de grains, parce qu'ils sont fils du même père et de la même mère. Sidi El Hafnaoui est bien fils comme eux d'Abd El Afid, mais n'a pas eu la même mère. C'est peut-être pour cette raison qu'il s'est écarté et étend la propagande de la secte en Tunisie. Quant à Sid El Ouordi, il donne à son chapelet le même nombre de grains que son père Si Mahmoud.

Chaque cheikh prescrit en outre un certain nombre de tours de chapelet, soit deux, soit trois, jusqu'à six. Sidi El Ouordi en prescrit trois.

Les *paroles* sont de beaucoup plus importantes que la substance ou la composition du chapelet ; car si les sectaires achètent à leur gré les chapelets qui peuvent être de natures diverses, ils se distinguent nettement par le mot d'ordre que le cheikh leur a donné. Ce mot d'ordre est dans la secte d'Abd El Afid : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Chaque cheikh attache aussi une parole dont il a le privilège aux séries de quinze grains du chapelet séparées par un ruban de cuir rouge. Sidi El Ouordi assigne à la 1^{re} série : « Allah houma a salli ou sellem, hala acel din a Mohammed » ; à la seconde : « El Haq bel Haqui ; » à la troisième : « El Latif ou Toblina ; » à la quatrième : « Rezek ou Terezek ; » à la cinquième : « La Allah ila Allah, » etc.

La puissance politique du caïd de Khenga, unie à une sorte d'autorité religieuse, a bien pu faire sortir de Khenga les deux fils d'Abd El Afid, et contraindre l'un à demeurer à Liana, l'autre à Khiran ; mais la koubba du saint fondateur de la secte

demeure à Khenga, et les tribus environnantes n'ont de vénération que pour elle.

Je n'ai qu'à signaler le fait sans en tirer de conséquences. J'ajouterai seulement que j'ai trouvé chez Sidi El Ouordi et chez Sidi Zahri l'accueil le plus bienveillant, et que l'autorité dont ils jouissent est justifiée par l'histoire ancienne de toute cette région. Ils continuent de « craindre Dieu ; » ils affectent l'ancienne attitude des Souïas du Cherchar, des Oulad Sidi Abid du Mehmel, des Ouled Bou Kahil de l'Aurès, petites familles, mais dont le rôle civilisateur fut grand dans ces derniers siècles. Restons dans le Cherchar. Les marabouts de Khenga, les Khouans, sont les héritiers des Souïas. Or, nous avons vu que les Souïas sont les seuls qui aient sauvé quelques notions morales du tumulte des guerres privées qui armaient les Beni Barbar, les Nemencha, les Oulad Sultan et les Oulad Omran, les uns contre les autres. La vénération dont les indigènes entourent la koubba de Si Abd el Afid a des racines profondes. Il est vrai que dans la religion musulmane, les mots « paix aux croyants, guerre aux infidèles » forment un groupe indissoluble. La tâche de l'historien finit au point où celle des politiques commence.

E. MASQUERAY.

(A suivre.)

